

Le Goût de l'antique

"ARLES, une agroville plus un souvenir !"

La formule fulgurante par laquelle Georges Duby évoquait l'Arles médiévale, lors d'un de ses séminaires universitaires, définissait admirablement ce peuple de paysans et d'éleveurs qui du fond de sa ruralité n'avait jamais oublié sa gloire antique et continuait d'en côtoyer quotidiennement les vestiges les plus insignes. Cet énorme héritage romain qui marque encore si intensément de nos jours tout le pays d'Arles était sans doute encore plus sensible pour l'Arlésien des siècles passés. Il constituait un inépuisable répertoire de formes, de techniques et de moyens d'expression pour tous les bâtisseurs. Dans les moments d'extrême détresse, lorsque l'ennemi était aux portes ou que la pauvreté tenaillait impitoyable, les grands monuments devenaient soit des refuges bienveillants soit de simples carrières de pierre dont les matériaux bon marché permettaient d'édifier maisons et remparts. A côté de l'exemple célèbre de l'amphithéâtre resté pour mille ans un véritable quartier urbain comprenant encore deux cent douze maisons et deux églises en 1825, les fouilles récentes montrent que le cirque, malgré sa distance de la ville a successivement assumé les deux fonctions entre le IV^e et le VI^e siècles. Au contraire, dans les périodes brillantes ou le réveil de l'économie entraîne une vigoureuse renaissance des villes, le vif élan créateur de l'architecture et de la sculpture puise dans le patrimoine antique ses modèles et son inspiration. S'il est une spécificité de l'art roman provençal c'est bien sa forte coloration antique dont l'imitation atteint une véritable transfiguration dans les édifices les plus prestigieux, tels Saint-Trophime ou Saint-Gabriel.

Mais cette curiosité pour l'art antique serait demeurée stérile si elle n'avait été fécondée par l'effort de réflexions de ces milieux de clercs - chanoines ou moines – qui étaient les maîtres d'ouvrage des cathédrales et des églises monastiques. La bibliothèque de Saint-Victor, dont le catalogue nous a été conservé, renferme trois cents manuscrits en majorité des livres sacrés, mais aussi des classiques - Sénèque, Cicéron, Donat, Aristote... A côté de la Bible et des Pères, la culture provençale était donc fondée sur l'humanisme des Anciens que l'on admirait mais non sans réserve, en les convertissant. Cette conciliation de la Révélation et de l'humanisme antique était possible car toutes les techniques étaient propres à exalter la majesté du Seigneur, sous une inspiration constamment vivifiée par la prière.

Cette vision est une des clefs de l'art roman provençal, mais jamais cette synthèse savante n'a été poussée aussi loin qu'au portail de Saint-Trophime où Hercule à été mobilisé pour la grande épopée du Salut comme un héros chrétien. En cette fin du XII^e siècle, Arles est sur le point de concevoir les éléments d'une véritable Renaissance. La croisade des Albigeois et la défaite du Comte de Toulouse vont casser ce bel élan. La Provence attendra quatre siècles pour redécouvrir son patrimoine antique.

Cette "seconde retrouvaille" du classicisme romain s'est déroulée dans une ambiance très différente. La vie intellectuelle s'est progressivement éloignée d'une vision exclusivement religieuse pour accorder plus d'attention au monde païen mais aussi l'Italie tient une place majeure dans les relations de la Provence. Bien avant les guerres d'Italie, avant même le rattachement à la France, la Provence baigne dans l'influence italienne. Elle sert de base logistique aux opérations que le Roi René mènera pour recouvrer son royaume de Naples. Francesco Laurana qui a participé à la construction de la porte triomphale du Castel Nuovo de Naples, se fixe en Provence à partir de 1475 et entreprend la construction des grands tombeaux sculptés - celui du Sénéchal Jean de Cossa à Sainte- Marthe de Tarascon ou celui de la chapelle de Saint-Lazare à la Major de Marseille, dont les frontons sont ornés d'arabesques, de coquilles et de putti. Après l'austérité médiévale, temps du pêché et de la pénitence, l'Antiquité apparaît comme un paradis perdu, l'âge d'or annoncé par Virgile !

Comme par hasard cette redécouverte au XVI^e des témoins de la grandeur antique de la ville correspond à une période de prospérité économique et architecturale de la cité. C'est à l'occasion des premiers grands travaux d'édilité ou de l'implantation d'édifices importants, comme le moulin de la Roquette que sont mis au jour les fragments statuaires qui vont émouvoir les Arlésiens, - le torse de Mithra... - Mais le fait nouveau est que la curiosité et la conservation des vestiges qui vont être à l'origine des collections, s'accompagnent désormais du désir de comprendre, d'expliquer et de faire partager l'amour du passé. En 1574 paraît une des plus anciennes "Histoires des Antiquités d'Arles" celle de Lantelme de Romieu dont le manuscrit original est à Leyde et dont la Médiathèque d'Arles possède une copie.

L'excellent enseignement des "Humanités" dispensé par les Jésuites, dans leur collège créé au début du XVII^e siècle dans les ruines du Théâtre, forma des générations d'arlésiens qui portèrent un goût tout particulier aux témoignages du passé. Désormais tout notable digne de sa cité entreprend la constitution d'un cabinet d'Antiques et celle d'un portefeuille de dessins qu'il conserve par simple curiosité ou au contraire qu'il souhaite publier pour faire partager sa passion. Ainsi du célèbre "Discours et roole des médailles" d'Antoine Agard (1611) au "Portefeuille du Chevalier de Romieu" (1726) en passant par les "Antiquités d'Arles" d'Antoine Arnaud (1739) ou le "Portefeuille de Natoire" (1777) conservé au Museon Arlaten, l'Arles des XVII^e et XVIII^e siècles connaît une intense activité savante dont le résultat fut la constitution de ce que l'on peut considérer comme le coeur des collections de nos musées.

Les collectivités publiques n'étaient pas non plus inactives dans ce vaste mouvement intellectuel. Les Consuls achetèrent dès 1614 une statue de Jupiter découverte près du Rhône à Trinquetaille et recueillirent plusieurs pièces majeures dans le vestibule de leur Hôtel de Ville (le torse de Mithra, l'autel de la Bonne Déesse, le groupe de Médée...). Les religieuses de la Miséricorde, installées au Théâtre, les Archevêques dans leur palais, les Dominicains et surtout les Minimes aux Alyscamps en firent autant. Ce dernier établissement surtout peut être justement considéré comme notre premier musée archéologique.

C'est en effet par une convention signée le 7 Décembre 1784 que les consuls reconnaissent la création de ce Musée Public d'Antiquités, qui était librement ouvert aux visiteurs. En fait il était l'oeuvre du père Etienne Dumont, natif de Moulins, qui avait passé vingt ans à Rome et connaissait bien les vestiges de la Ville Eternelle. Non content de disposer les tombeaux épars autour de son couvent pour en faire une véritable allée, sur le modèle des nécropoles romaines, il parcourut la ville rassemblant de nombreuses pièces importantes pour son Musée. Il avait aussi le projet d'écrire une "Description des antiques monuments d'Arles" illustrée de 31 planches gravées dont la Révolution interrompit l'impression. Il ne parut au lieu des 600 pages escomptées que les 64 premières et le "Recueil d'Inscriptions" comprenant 186 textes. Les dessins furent dispersés et seules certaines planches tirées à 300 exemplaires parurent en 1808 dans "l'Abrégé Chronologique de l'Histoire d'Arles" de Noble de la Lauzière, qui ne fit aucune mention du travail du père Dumont.

Outre leur valeur documentaire majeure, ces travaux eurent l'incomparable mérite de nous donner un état du patrimoine arlésien avant les bouleversements et les destructions de l'époque révolutionnaire.

Mais c'est sous le règne de Charles X qu'allait être menée à bien la gigantesque entreprise du dégagement des Arènes. Le maire Laugier de Chartrouse entreprit en 1825 l'expropriation des 212 maisons implantées dans les ruines du monument, qui fut inauguré en Juillet 1830 par une course de taureaux donnée devant 20 000 spectateurs.

C'est avec la même ardeur que fut lancée en 1833 une opération semblable pour exhumer les ruines du Théâtre Antique. Mais l'intervention municipale conduite avec infiniment plus de lenteur allait durer 75 ans et ne s'achever qu'en 1908, car l'élan généreux de curiosité envers le passé qui avait marqué l'époque romantique s'effaçait devant l'esprit positif de la société bourgeoise. Le culte naïf en un progrès économique sauvage ne s'encomrait plus du respect des sites même les plus chargés d'histoire. Les Alyscamps venaient d'en faire la douloureuse expérience lors de la construction entre 1845 et 1856 des Ateliers du chemin de fer du P.L.M. dont l'implantation avait irrémédiablement dévasté l'une des nécropoles les plus célèbres du monde occidental.

Si la "Belle Epoque" n'a pas ménagé ses agressions contre le patrimoine monumental, y compris par la médiocrité de sa publicité sauvage qui défigure trop souvent d'admirables façades, ses excès même ont favorisé une prise de conscience progressive en faveur de la sauvegarde des témoignages du passé.

Sans oublier l'action décisive de Pierre Véran (1749-1819) qui lutta toute sa vie pour la création du Musée des Antiques dont il fut le premier conservateur, c'est à Prosper Mérimée alors inspecteur des Monuments Historiques que l'on doit dès 1840 nos mesures de protection officielles qui devaient permettre les grandes campagnes de restauration comme celles de Questel sur les Arènes, de Revoil et Véran sur Saint-Trophime (1870-73) ou le dégagement spectaculaire des Thermes de Constantin par Auguste Véran en 1899.

Tandis que se poursuivait cet effort opiniâtre en faveur des monuments, quelques grands chantiers d'édilité, bouleversant profondément le sol, étaient à l'origine d'importantes découvertes archéologiques fortuites. Mal assumées scientifiquement, faute de compétence et de moyens malgré beaucoup de dévouement, elles entraînèrent de dramatiques destructions mais permirent souvent l'enrichissement du musée lapidaire par le sauvetage de beaux objets.

Ce fut le cas en 1866 lors du creusement d'une caisse d'emprunt de terre destinée à l'établissement du remblai de la voie de Lunel, mettant au jour tout un quartier antique de Trinquetaille, puis à partir de 1874, pendant les travaux de construction de la gare maritime, en bordure du Rhône, et en 1891 lors de la création de la Gare de Camargue qui révéleront de nombreuses stèles et le beau sarcophage de Phèdre et HIPPOLYTE.

En 1899 un artiste doublé d'un chercheur, Gaston de Luppé, entreprenait à ses frais des fouilles systématiques tandis que la superbe mosaïque de "l'enlèvement d'Europe" était découverte fortuitement dans un fossé de la route des Saintes-Maries.

Favorisé par la richesse antique de son sous-sol et par la faible densité de son urbanisation, le faubourg de Trinquetaille restait alors le lieu privilégié de l'archéologie arlésienne, qui n'avait pas encore été confrontée à la difficulté de la fouille en coeur de ville. Pourtant un nouveau centre d'intérêt, plein d'avenir, commençait à retenir l'attention, sur la rive gauche du Rhône. Profitant du creusement de la "nouvelle écluse" du Canal d'Arles à Port-de-Bouc, Jules Formigé allait effectuer de 1909 à 1912 la reconnaissance du cirque romain, par une série de sondages qui devaient en révéler le plan et les dimensions exceptionnelles (400 m de long sur 100 m de large).

La grande guerre allait interrompre brutalement tous ces travaux, mais ils avaient donné une impulsion décisive à la recherche dont les résultats les plus spectaculaires étaient offerts au public en deux remarquables synthèses. En 1921 paraissait l'Arles Antique de L.A. Constans, première étude universitaire sur la ville romaine, tandis que Jules Formigé exposait à Paris, au Salon de 1922, sa magistrale suite de dessins proposant, à partir des relevés des vestiges, d'ingénieuses hypothèses de reconstitution pour le patrimoine monumental de la cité.

Enfin il appartenait à un autre grand provençal de reprendre le flambeau de la recherche. De 1925 à 1944, Fernand Benoît, bibliothécaire et conservateur des musées, ethnographe et archéologue, allait s'attacher à unir la fouille scientifique, la publication des textes et l'intelligence de tous les traits de la vie traditionnelle pour compléter notre connaissance de l'Arles antique, mais aussi pour saisir tout ce que l'épaisseur de ce passé avait apporté à l'âme d'un peuple. En se passionnant pendant quatre siècles pour leur héritage romain, les Arlésiens avaient élaboré une forme originale de civilisation qui, par la spécificité de ses manifestations, montrait que l'Antiquité avait imprégné aussi profondément leurs façons de sentir et de penser.

A Arles plus qu'ailleurs prend tout son sens la belle formule d'Albert Grenier "L'Amour du sol natal ne peut que gagner à devenir intelligence".

Texte de Jean-Maurice ROUQUETTE, extrait de « Le Goût de l'antique : quatre siècles d'archéologie arlésienne », Ville d'Arles, 1990.